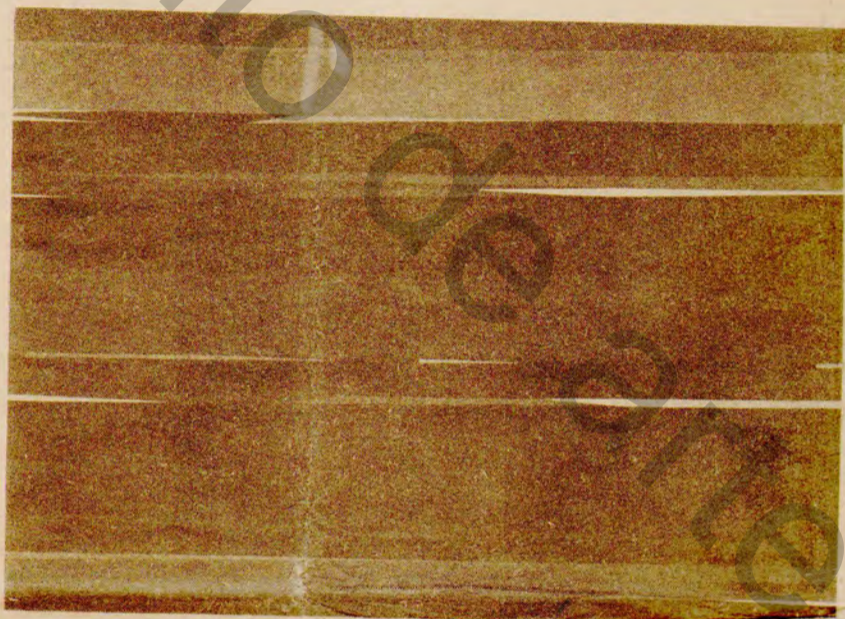


LES ARTS

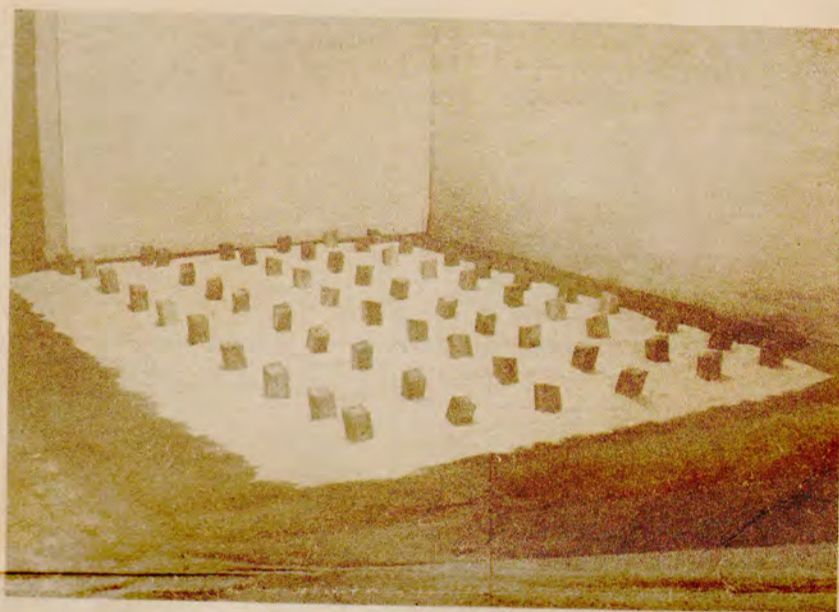
Aux Halles de Paris

Grands et jeunes d'aujourd'hui

PAR RAOUL-JEAN MOULIN



Philippe Morisson. — « Pour divers bleus ».



Gina Pane. — Désert, 1970.

LE XI^e Salon « Grands et jeunes d'aujourd'hui » vient de s'ouvrir aux Halles, dans les anciennes caves à fromage du pavillon Baltard. Cela pourrait paraître « pittoresque » s'il ne s'agissait, en fait, d'une nouvelle carence de l'Etat dans le domaine culturel, d'une conséquence de sa politique fallacieuse de « pauvreté ». Expulsés du musée d'Art moderne de la Ville de Paris en raison des travaux effectués, les organisateurs — c'est-à-dire les artistes eux-mêmes — ont dû supporter en plus du montant de la location les frais d'aménagement de ces locaux improvisés. Aussi les qualités de ce Salon ne doivent pas nous masquer dans quelles conditions et à quel prix il peut se maintenir, ni nous faire oublier ceux qui en portent l'entière responsabilité.

En dépit de son éclectisme habituel — qui permet à toute une peinture résiduelle d'y trouver encore place — « Grands et jeunes d'aujourd'hui » nous offre cette année un choix de tendances et de personnalités pleinement accordé à son titre. Que l'art cinétique, l'op'art, tiennent une place privilégiée semble moins un signe des temps que l'effet d'une mode, mais il faut constater cependant que les œuvres exposées qui relèvent de cette discipline témoignent, pour la plupart, d'un effort de renouvellement, d'une volonté de dépasser le simple procédé technique. De Vasarely à Schöffer, pour citer deux pôles d'attraction, il nous faut signaler ici le panneau mural à réflexions mobiles de Hugo Demarco, les compositions lumineuses de Martha Boto, de Nino Calos, de Vardanega, les ressorts animés de Romano, le relief de Camargo, la *Psychromie* de Cruz-Diez, la structure graphique de Hanich, ainsi que les peintures de Brener, Frühtrunk, Torres-Aguero, et, dans la périphérie de ces tendances, l'imagerie géométrique, l'héraldique de Sugai, d'Ado, de Maxime Defert, de Viviane Brown.

La sculpture, en revanche, est mé-

diocrement représentée et l'exiguïté des locaux n'en explique qu'à moitié les raisons. Outre Lobo, Cardenas, Isabelle Waldberg, Poncet, Storel, on revoit le fantastique *Miroir aux alouettes* de Chavignier, tandis que Delfino poursuit le développement de ses formes organiques. A mentionner également, mais davantage pour l'intérêt de l'idée que pour sa réalisation, *Les sources* de Pavlos et Tsochlis, les mannequins animés de José Gamarra, ou ce tank « naif » de Jean-Jules Chasselot.

En revanche, les « Grands et jeunes » de la peinture d'aujourd'hui sont là — à quelques absences près et malgré quelques erreurs ou complaisances. Il y a d'abord l'hommage rendu à Pollakoff, puis des œuvres majeures de Schneider et de Bryen, de Bram Van Velde et de Wilfredo Lam. Il y a aussi Geer Van Velde, Garbell et d'autres peintres qu'on ne peut tous nommer. Le geste de Pichette se noue dans une inflexion baroque. Duvillier plonge aux confins du regard. Lindstrom, Velickovic, Christoforou figurent l'homme dans les fulgurances de la couleur, alors que celle-ci, pour Mubin, réfléchit la lumière qui le hante. Avec plus ou moins de fréquence ou d'intensité, tous entretiennent des rapports avec la réalité : des rapports précis et mesurables, tels ceux de Rutault ou de Skira ; des rapports poétiques, tels ceux de Kallos, de Frédéric, de Maglione, de Tyszblat ou encore de Benrath ; des rapports de structure, tels ceux d'Hernandez ; des rapports qui procèdent de la nature de l'homme et de ses impulsions soudaines, tels ceux que nous révèle fougueusement Ivackovic.

Donner à voir

« Dans le but d'élargir et de renouveler la formule de Grands et jeunes d'aujourd'hui », Marylène Denoal a invité cette année les six critiques de *Donner à voir* à se manifester dans le Salon qu'elle pré-

side. A l'exception de Jean-Clarence Lambert, dont la participation se borne à un communiqué de la *Poly-critique* publié dans le catalogue, les cinq autres ont accepté de prendre personnellement la responsabilité d'une salle.

En invitant Béatrice Janicot et ses amis, Gérard Gassiot-Talabot semble avoir voulu donner « carte blanche » à un groupe de jeunes. Leur *Temple*, qui relève de l'idéologie hippie, est construit sur une double question : « Sauver Babylone ou aider à accélérer sa destruction ? » Le sol s'ordonne en forme de marelle, les murs s'animent de collages proliférants, pour proposer simultanément deux cheminement de lecture, mais l'ensemble demeure à l'état de proposition, l'artifice empêche le « dépaysement ». Au contraire, avec des moyens plus humbles mais vrais, Christian Boltanski, que présente José Pierre, nous fascine et nous rend complice de ses faits et gestes passés ou présents, les plus singuliers comme les plus ordinaires. Par des repères, des témoins réels de sa vie, nous reconstituons l'itinéraire aujourd'hui, dont l'activité créatrice se confond avec son expérience vécue.

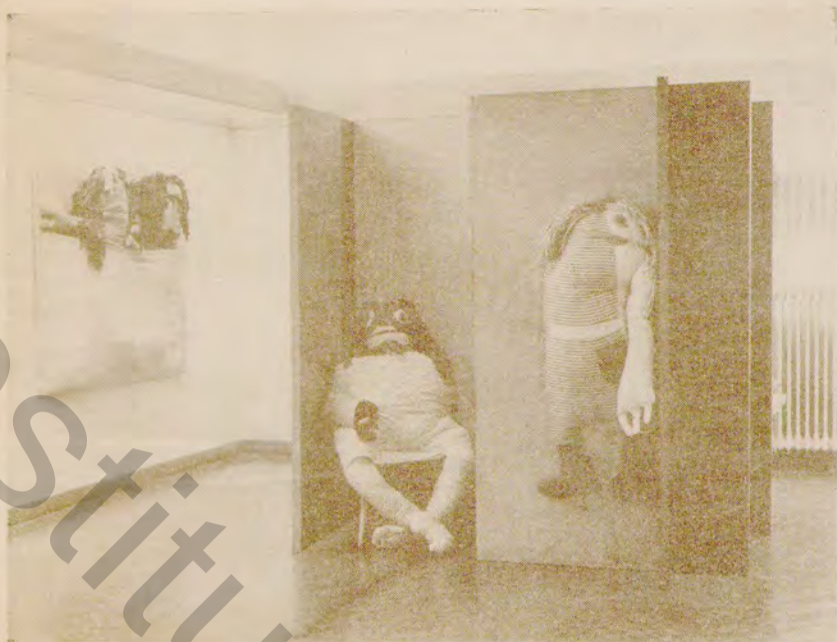
Cette intimité avec la création, son processus secret, Jean-Jacques Lévéque tente de l'aborder par d'autres voies, en montrant, par des exemples pris *au vif du sujet*, ce que l'image doit à l'écriture. Ainsi Bryen, Forrester, Ung-No-Lec, Lybinka, Macréau, Noël, Wolman entre autres, visualisent la « fragile frontière » qui les rapproche et les différencie, cette distance de l'écriture à l'image que le peintre tour à tour nie et multiplie. Enfin, sous le signe du « pouvoir féminin », Pierre Restany expose trois femmes qui ne sont plus des « objets sexuels inférieurs et dociles », mais des « spécialistes des problèmes du langage visuel contemporain ». Celles-ci, Mira Haberernova, Tania Mouraud et Gina Pane nous invitent à faire « un petit pas en avant dans le futur de notre propre condition », mais je veux rete-

nir de la troisième, des *Traces* qu'elle ménage dans un paysage de sable à même le sol, son aptitude à nous faire survoler du regard un lieu concrétisé et balisé, à nous faire imaginer à partir de ce lieu l'immensité d'une étendue désertique, l'espace entre le ciel et la terre.

De Tchécoslovaquie

Quant à mon choix, il n'a d'autre justification que la rencontre à Paris de Mira Haberernova, de Jozef Jankovic et d'Ivan Theimer, trois représentants affirmés de la nouvelle avant-garde qui s'est manifestée à Prague et à Bratislava depuis le début des années soixante et dans le contexte historique que l'on sait. Leur recherche créatrice — que j'ai pu connaître en Tchécoslovaquie dès 1965 — s'enracine dans un fonds socio-culturel original pour personnaliser un langage qui nous est fraternel et qui participe pleinement de l'art de notre époque. Quels que soient les moyens mis en œuvre, leur activité artistique témoigne d'une situation de l'homme aujourd'hui, des angoisses qui le hantent et le déchirent, qui le mutilent dans ses dimensions fondamentales, mais aussi des forces qui l'ébranlent et le font plus grand que nature. Leur présence à Paris, dans le cadre de *Donner à voir*, nous permet d'évaluer partiellement ce qui constitue l'apport spécifique de la Tchécoslovaquie à l'art moderne international.

Ivan Theimer — qui est né en 1944 à Olomovec — taille dans le marbre des objets, des figures, des fruits qu'il assemble au moyen de tenons et qu'il dispose sur des tables de marbre. Ces autels, qui semblent nous inviter à officier, marquent l'accomplissement plastique et poétique des *Plateaux* en terre cuite polychrome, confrontant des objets familiers à des mains, à des têtes coupées, sauvagement mutilées. Par leur double emprise sur la réalité et l'ima-



Mira Haberernova. — Poupées personnages.



J. Ivackovic. — Peinture, 1970.



Michel Tyszblat. — Peinture, 1970.

ginaire, ces Plateaux, qui se succèdent de 1966 à 1969, composaient les fantastiques « natures mortes » de quelque banquet cérémoniel, des manières d'ex-voto ou d'exorcisme face aux actes barbares qui défigurent l'humanité. Mais le marbre, dans la froide dureté de ses surfaces polies et tendues, épure les formes de leur expressionnisme latent ; il précise, il détaille avec l'exactitude d'un moulage, il accuse l'étrange réalité de ces offrandes propitiatoires. Au plateau, qui était un plan neutre, s'est substitué un coussin au relief sensuellement féminin, mollement incurvé sous le poids d'un phallus en érection, dressé ou couché, moins érotique que simplement viril. Ainsi la pierre devient la matière commune du coussin et de ses attributs sexuels, de l'homme, des fruits et de leur présentoir. Elle neutralise et concrétise les signes d'un rite sacrificiel, d'une célébration amoureuse dont l'ordre nous demeure mystérieux, d'une parabole qu'il nous appartient d'imaginer. Ces signes nous happent comme les premières images d'un film, les premières paroles d'un récit (1).

Les poupées géantes de Mira Haberernova — dont certaines avaient été exposées à la dernière Biennale de Paris sous le titre : *La fille la plus gaie du monde* — ne sont pas de simples « travaux de dame » comme d'aucuns pourraient le croire. Elles s'inscrivent dans l'évolution d'une démarche de peintre authentique et matérialisent une thématique déjà prospectée par d'autres moyens. Vers le milieu des années soixante, en effet, Haberernova travaillait en pleine pâte des créatures fantasmagoriques, pétrifiées dans l'effroi, la solitude ou la folie. Ces figures aux matières éprouvées et rutilantes, flamboyantes, incrustées de pierres, de métaux, d'objets réels tenaient de l'idole barbare, d'une image dévaluée de l'homme terrorisé. Aussi les poupées d'aujourd'hui — dont le cycle commença vers 1968 — ne sont pas que des pantins désarticulés, fatigués. Rapportées sur châssis ou autonomes, mobiles, promises à nos manipulations, elles n'en procèdent pas moins des figures peintes, de leur peur, de ce regard hagard qu'elles fixent sur

nous et sur le monde. Nous pouvons les prendre dans nos bras et jouer avec elles, ces grandes petites filles aux couleurs bariolées se plient à nos volontés et nous faisons semblant d'en rire, mais elles restent impénétrables et ce sont elles qui nous obligent à nous révéler, à nous servir d'elles comme d'un simulacre.

Jozef Jankovic, qui est né en 1937 à Bratislava, représentera cette année la Tchécoslovaquie à la Biennale de Venise. En 1969, la Biennale de Paris lui avait réservé une bourse pour la qualité de sa participation, dont la pièce maîtresse consistait en un environnement sculptural, *La chute*, forêt de jambes géantes et polychromes dressées dans l'espace de leur geste tragique. Les corps brisés, les membres amputés, dévitalisés, vidés de leur substance, que Jankovic accroche à un dispositif d'étagère, installe sur un piédestal ou sous un arc de triomphe dérisoire, participent d'une signalisation monumentale de l'histoire de l'humanité. Les figures puissantes et dramatiques qu'il a érigées entre les deux immenses coques du Musée des Partisans slovaques à Banska Bystrica (1964-1969) et les empreintes humaines dans les murs de béton du Mémorial de Kovacova, portent les stigmates de notre temps, tout en réaffirmant l'inébranlable pouvoir de résistance de l'homme aux forces qui le dégradent et le martyrisent. Terriblement efficace dans sa vérité péremptoire, ce sens du mouvement et de la mise en garde publique, par lequel Jankovic assume ses responsabilités de créateur, transparaît dans toute sa sculpture. Ainsi l'effigie qu'il a spécialement conçue pour *Donner à voir* nous rappelle à la réalité nue, brutale de notre corps dans sa double dimension quotidienne et historique. Le réalisme de Jankovic c'est la cruauté du monde où nous vivons, c'est la solitude du cri qui s'obstine à rompre le silence, c'est l'espace de nos douloureuses expériences, l'espace salutaire de nos démythifications.

Raoul-Jean Moulin

(1) Le lecteur qui voudrait en savoir davantage sur Ivan Theimer pourra se reporter à l'article que je lui consacre dans le prochain numéro d'*Opus international*.

Galerie
Darthea
Speyer
CARLSON
GREEN
SCHWEDLER

18 Mars - 24 Avril

6, rue Jacques Callot - VI - 033-78-41

Le vernissage de l'exposition BARDONE aura lieu le jeudi 9 avril à la Galerie MARCEL GUIOT (7, rue La Boétie)

LA PALETTE BLEUE

30, Rue de Seine - Paris 6^e

M. DIETRICH

Du 1er au 15 avril

Les œuvres du peintre FRANCK INNOCENT seront exposées à la Galerie des Orfèvres du 6 au 26 avril prochain (66 quai des Orfèvres)

POUR PARTICIPER
AU CALENDRIER DES GALERIES

Le forfait mensuel est de 41 F toutes taxes comprises, textes mis à jour chaque semaine.

PERMANENCE DE L'ACTIVITE ARTISTIQUE

GALERIE CAMILLE RENAULT,

133, Boulevard Hausmann - 8^e — BAL. 98-26

MARCEL BURTIN

Jusqu'au 25 Avril

Ste GENEVIEVE-des-BOIS

24^e SALON DU HUREPOIX

Prix du Hurepoix 1970

PEINTURES - SCULPTURES - PHOTOS

du 22 Mars au 2 Avril